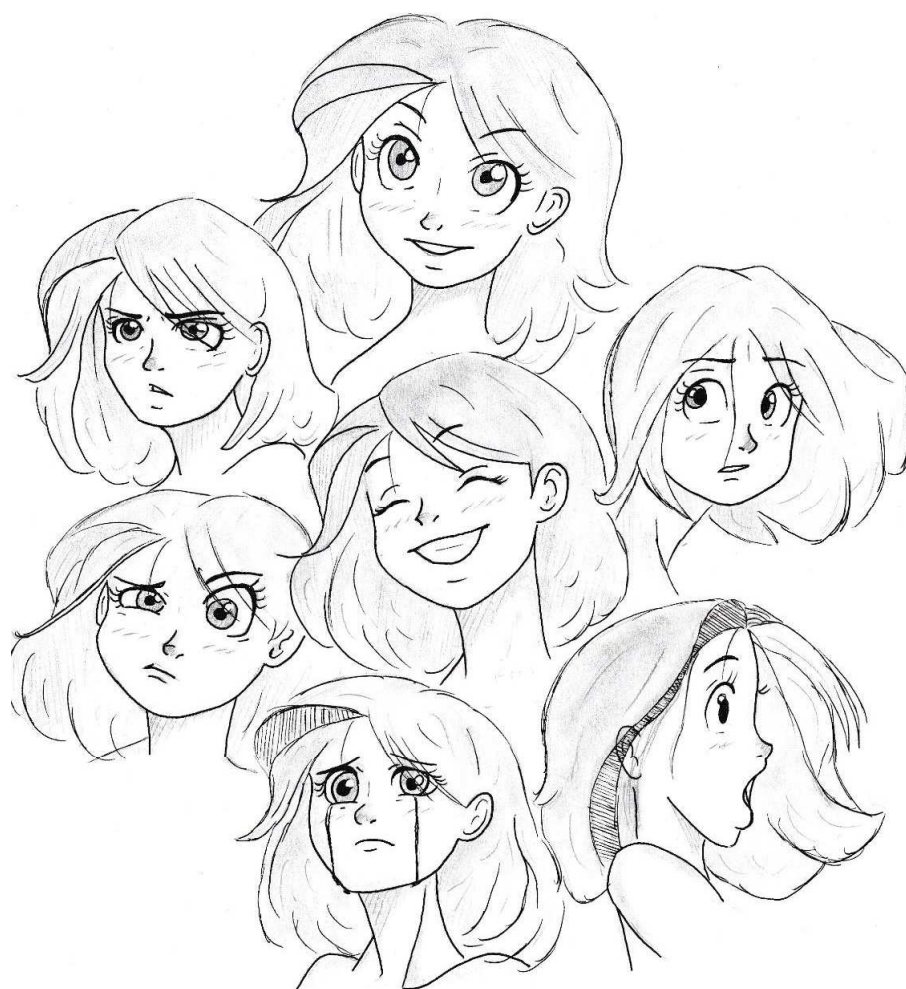


Collectif

Ode sentimentale



ODE SENTIMENTALE

COLLECTIF

Ode sentimentale

Sous la direction de Dall'acqua Pauline, Jaballah Anissa
Muguet Maud, Schiavon Julie et Vacher Ilona

Sommaire

Préface

BONHEUR

Rue « trésor », Fahfouhi Sofia

Manège, Centofante Manon

Instruction pour construire un jouet kinder surprise (pour sa petite sœur),

Furstenberger Lara

Boucles, Lievrouw Tangui

AMOUR ET PASSION

Le cinéma et moi, Vacher Ilona

Avec toi, Furstenberger Lara

Te souviens-tu, mon amour ?, Martini Elie

Accumulation, Michel Marie

CRAINTE ET APPRÉHENSION

Un voyage merveilleusement inquiétant, Dall'Acqua Pauline

Panique nocturne, Jaballah Anissa

Un chemin sombre, Simiand Valentine

Aux portes de la terreur ; des bribes d'existence, Laperrousaz Alizé

L'ombre de ma nuit, Reynaud Elsa

TRISTESSE ET DOULEUR

Tristesse, Dall'Acqua Pauline

L'oubli d'une vie, Schiavon Julie

Un miroir cassé, Prestavoine Cloé

La rue qui n'était pas particulière, Auclair Annaël

Nuit Noire, Muguet Maud

SOLITUDE ET ABANDON

Le fait que je suis un enfant, Garin-Laurel Gwendoline

La folie est la chose qu'on redoute le plus, Laperrousaz Alizé

Ciel de nuit, Martin Laurine

Une rue, Michel Marie

Escapade nocturne, Vacher Ilona

Coma, Muguet Maud

NOSTALGIE

Souvenirs cinématographiques, Catarinicchia Léna

Pain d'épices, Dumollard Alexis

Le fait que le temps passe, Desbiolles Ethel

Préface

« *Ô émotions, sentiments, effervescence*
À vous, à nous : vous donnez à ma vie un sens !
Tous ces moments qui m'ont attristés, apeurés,
Amusés. Comment pourrais-je vous détester?

Ô émotions, sentiments, effervescence
Je ris, je pleure, je crie, j'ai peur, je pense,
Je meurs ; un instant, ma vie semble meurtrie.
Je n'me sens plus, je suis vide, anéanti.

Ô émotions ! Vous êtes en moi, mon cœur revit.
Je ferme les yeux, aussitôt tout ressurgit.
À vous, mes inoubliables moments de vie.

Ô émotions ! De tout ce qu'il m'est permis
C'est votre présence qui me porte si loin.
Et c'est dans vos pas que je trace mon chemin. »

Ces quelques vers sont pour nous l'occasion de dédier ce recueil à notre cœur, agent de nos sentiments et de nos émotions.

Du bonheur à la tristesse, de l'amour à la solitude et l'abandon, de la passion à la peur : chacun des textes de ce recueil fait ressortir une émotion ou un sentiment.

Allez-vous vous retrouver à travers ces textes ? Allez-vous partager ces émotions que ces auteurs ont vécues ?

BONHEUR

Rue « trésor »

J'ai peu de souvenirs de mon enfance. Mais, je me souviens de cette ruelle qui ressemblait plus à un chemin maintenant que j'y pense. Elle permettait de rejoindre mon quartier à une rue plus loin. J'adorais ce chemin. C'était mon havre de paix, ma forteresse. Je descendais sur ce chemin, escaladais les arbres et me cachais dans les buissons. Il donnait sur des maisons, mais ces 50 mètres d'arbres, de terre et de ronces me suffisaient. Quand la saison le permettait, je pouvais trouver entre les ronces des mûres. C'était le trésor de ce lieu magique. Je me griffais pour les ramasser mais ces petites blessures en valaient la peine ! J'en ramassais quelques-unes, remontais la pente du chemin et courais aussi vite que possible montrer ma trouvaille à ma mère. Bien souvent quand j'arrivais j'avais perdu la moitié de mon trésor, écrasé par la force de ma main. Alors j'y retournais pour en ramasser encore plus. A la fin de la journée je quittais ma rue, pleine de terre et de tâches en tout genre. Ce qui était sûr c'est que le lendemain j'y retournerais.

Fahfouhi Sofia

Manège

Ballon, barbe à papa, coup de fusil, rire, hauteur, vitesse, souffle, coupé, pincés, pièces, peluches, accélération, vitesse, angoisse, enfant, cri, pleure, rire, vitesse, vertige, flash, néons, déformation, brouhaha, haut le cœur, vitesse, famille, foule, personnages, freinage.

Image brouillée, tournis.

Centofante Manon

Instruction pour construire un jouet kinder surprise (pour sa petite sœur)

La première étape est de concentrer toute votre patience, et de sourire. Car il est toujours plus simple de gérer un enfant lorsque l'on sourit. L'astuce, c'est de toujours aller dans son sens. Souriez, même si vous étiez en train de finir un devoir important pour vos cours, même si vous étiez en pleine discussion avec votre amoureux/amoureuse, même si vous n'avez tout simplement pas envie de construire ce (fichu) jouet kinder surprise.

La seconde étape est de ne pas se faire avoir par l'idée « c'est un jouet pour enfant, c'est facile à construire », car cette idée est fausse. Oui, le jouet est facile à construire. Non, le jouet n'est pas facile à construire avec un enfant brillant à côté de vous.

Ensuite, prenez un temps pour réfléchir. Comment un jouet peut-il entrer dans une boîte en plastique jaune, plus petite qu'un œuf ? D'autant plus, qu'une fois construit, jamais plus vous ne pourrez ranger à nouveau le jouet dans sa boîte. Il y a de quoi se questionner tout de même.

L'étape suivante consiste à trouver la notice à l'intérieur de la boîte jaune, si l'enfant ne l'a pas déjà perdue, observer le schéma et construire. Et s'il n'y a pas de schéma, faites confiance à votre intuition, c'est un jouet pour enfant je vous rappelle, il y a au maximum trois pièces à emboîter.

La dernière étape est de donner le jouet à l'enfant. Au mieux, il vous remerciera, au pire, il cassera presque immédiatement le jouet.

Étape facultative : avouez-vous, et aux autres, que vous avez acheté ce kinder surprise pour vous, pour manger vous-même le chocolat et vous amusez un temps avec le jouet, avant de le donner à votre petite sœur (ou tout autre enfant que vous pourriez connaître.)

Boucles

Mes souvenirs les plus forts de cinéma se contentent d'une minuscule pièce. L'écran est abimé mais dispose d'un son de qualité. J'ai pour la première fois la direction, une télécommande. Je tourne très rapidement en rond. Je récite, j'apprends par cœur les dialogues, chorégraphies, mouvements, chansons, chorégraphies et répliques. Le film devient ma performance, je dois le connaître mieux que la veille, être en rythme, tenir la note. Je m'adresse aux personnages : « N'y va pas ! » « Trop tard Huck... ». Le cinéma devient parfois mental, je fais tout sauf le regarder. Des premiers films que j'ai pu voir en salle, je ne garde que très peu de souvenirs. J'ai sûrement développé mon cerveau à devoir me répéter les films encore et encore pour les connaître et les aimer. Les salles, en revanche, sont encore très claires en moi. La plus importante reste celle du cinéma de l'Etoile, minuscule. Les rangées sont soigneusement organisées et la plupart des groupes chuchotent et s'amuse, le mien le premier, plutôt que d'apprécier le spectacle. (de regarder) Il vient assez tard, le premier film vu en salle qui me marque fermement (durement). Je me dis que c'est beau, que les acteurs font de grandes choses, que la violence de ce film me touche. Il me semble que pour la première fois, je réfléchis au film en tant qu'œuvre. Dans le gigantesque cinéma de mon adolescence, je suis perturbé par le bruit, je veux qu'il s'arrête. J'ai besoin de le revoir. Depuis mon canapé, je trouve le film encore meilleur, puisque je le dirige. Je suis toujours le même. Je revois, je récite.

Lievrouw Tanguy

PASSION ET AMOUR

Le cinéma et moi

Ma première séance de cinéma ? Je ne m'en souviens pas. En effet, j'étais sûrement très jeune. Si jeune, que ma mémoire a effacé ce souvenir.

En revanche, je peux vous dire que j'aime le cinéma. Je n'appellerai pas cela une passion, mais cette affection que je partage pour cet art m'a été transmise par mon père. C'est lui qui m'emmenait au cinéma, c'est lui qui m'a fait découvrir des œuvres incroyables mais aussi lui qui m'a fait découvrir le pop-corn salé que je prenais à chaque séance. C'est aussi lui qui payait pour revoir un film qu'on a déjà vu 3 fois mais dont je n'arrivais pas à me lasser. C'est encore lui qui me donnait le sourire quand il m'annonçait qu'on allait voir le dernier film à l'affiche. C'est grâce à lui que j'ai pu acquérir cette culture cinématographique que je suis fière d'avoir.

Alors oui, je ne me souviens peut-être pas de ma première séance au cinéma mais je me souviendrai toujours de nos partages et des bons moments que nous avons passés devant ces nombreux films.

Vacher Ilona

Avec toi

Le fait que j'adore quand tu me souffles « le vent se lève » et le fait que je te réponde dans un murmure « il faut tenter de vivre », le fait que tu aimes me serrer dans tes bras dès que l'occasion se présente, le fait que tu attends toujours que je m'endorme avant de te laisser emporter par le sommeil, le fait que j'ai souvent froid le matin et que tu déposes toujours un plaid sur mes épaules dès que toi tu te lèves, le fait que nos sorties ne sont jamais programmées, le fait que tu nourrisse tous les jours un chat sauvage et le fait que celui-ci ne te laisse toujours pas le caresser, le fait que tu souris toujours en coin aux autres mais que tu me réserves tes plus sincères sourires, le fait que tu verses tes larmes dans mon cou sans que personne d'autre ne le sache, le fait que tes cheveux prennent une drôle de forme le matin et que tu doives attendre le début de l'après-midi pour réussir à les dompter, le fait que tu es plus grand que moi, le fait que cela ne m'empêche pas de t'enlacer quand tu as besoin de mes bras, le fait que tu as mis plusieurs mois avant d'oser m'aborder, le fait que je n'ai mis que quelques minutes avant de t'embrasser, le fait que je t'ai toujours réservé un regard tendre, le fait que tu as toujours été le plus courageux de nous deux, le fait que sans toi je n'aurais jamais pu me défaire de l'emprise de mon géniteur, le fait que tu adores voyager, le fait que je te suive où que tu ailles, le fait que nous nous sommes souvent fait virer à cause de ces escapades, le fait que ce n'est pas grave car nous avons toujours réussi à nous en sortir, le fait que la vie a un goût sucré à tes côtés, le fait que je passe des heures en cuisine pour contenter ton estomac, le fait que je déteste cuisiner, le fait que tu me remercies toujours avec cette voix douceuse, le fait que cette liste pourrait s'allonger encore sur des pages et des pages.

Tout cela, c'est pourquoi je t'aime.

Mais maintenant il y a aussi le fait que je te regardes faire tes valises et me quitter. Il va y avoir le fait que tu ne seras plus jamais avec moi.

Furstenberger Lara

Te souviens-tu, mon amour ?

Te souviens-tu, mon amour ? Quand saoul, l'esprit songeur, nous entamions, le pas absent, l'aventure jusqu'à la maison, que nous ne voulions atteindre ? Nous marchions de fête en fête, seuls d'une nuit noire. Je me souviens, quand tu t'arrêtais, dévorée par la nuit, je devinais tes lèvres roses par la lumière idiote du mégot de ta cigarette. Nous n'avions d'allié que l'autre, la ville semblait contente de notre errance.

Te souviens-tu, mon amour ? Quand on préférerait, rire enfin, quand le monde décidait ultimement de se taire ? Nous marchions propre sur les poussières du jour que la nuit s'emploie à balayer. Je me souviens, de tes yeux blancs de lune, que tes nécessaires paupières venait assurer de voir encore. Nous n'avions de peur que le soleil, qui on le savait, viendrait brûler les décadences de la nuit, garantes des lèvres absentes du jour. Nous n'avions d'allié que l'autre, les larges rues semblaient pleines de nos corps.

Te souviens-tu, mon amour ? Quand malgré nos efforts, quand malgré nos détours, nous arrivions à destination ? Nous rampions alors, devinant docilement le corps de l'autre, de la lumière superficielle de l'entrée de l'immeuble. Je me souviens, deviner ton corps calciné, sachant alors que nous pénétrions en notre enfer. Nous n'avions d'allié que l'autre, la ville semblait, déjà, nous abandonner aux portes de son royaume.

Parfois, je te retrouve, mon amour, dans le simulacre d'obscurité d'une chambre raisonnable, mais toujours je pleurerai, la malédiction qui est de ne trop te connaître.

Martini Elie

Accumulation

Des notes. Joue-moi des notes de musique. Raconte. Raconte-moi. Raconte-moi une histoire, et prends

Ta guitare. Roslyn. Un duo. Chante. Chante avec moi. Écoute. Nos harmonies, nos voix. Pleure les notes qui s'abandonnent sur toi, sur nous. Des mots. Les tiens. Couvre-moi de poésie. Hymne. Murmure. Quelle mélodie. Refrain. Partition. Je ne sais pas lire sur une

Partition. Je joue du piano. Un petit orchestre. Voix céleste. La chanson est belle. Tu la rends belle. J'aime t'entendre jouer. Une note. Des mots. Une ode à la

Mour. Mélodique. Mélancolique. Reviens me voir quand la saison des amours sera finie. Nous chanterons la prochaine saison, un chant pathétique.

Michel Marie

CRAINTE ET APPRÉHENSION

Un voyage merveilleusement inquiétant

Le cinéma, cette grande salle sombre, ces fauteuils rouges et cet écran blanc géant.

Etant petite, je vous avoue que cette atmosphère m'inquiétait, elle semblait mener les gens vers un autre monde.

La première que nous sommes allés au cinéma avec ma famille, c'était pour voir le dernier dessin animé à la mode. Me paraît-il que maman pensait nous faire plaisir.

Pour mon frère, c'était le cas. Pour lui cinéma rimait avec pop-corn, siège rouge tout doux, film dans le noir, une heure et demi de voyage dans les images. Il était tout excité à chaque fois, il entrait dans cette salle, les yeux emplis d'émerveillement.

De mon côté, c'était une toute autre histoire. La première fois, j'étais mitigée; faire la queue indéfiniment, j'avais peur du noir, le bruit des mains trifouillant le pop-corn m'importunait, le silence que générait l'extinction des lumières... Cela m'angoissait terriblement.

Et puis la musique, les images se sont dévoilées. Je suis restée figée, les yeux écarquillés face à cet écran gigantesque. J'ai vu les premières images défiler. Un puis deux puis trois personnages. Ils étaient beaux, gentils, sympathiques, amusants. Je me suis sentie esquisser un sourire. J'ai attrapé la main de mon frère. Me voilà dans leur univers, tout était beau, tout était parfait. Je voyageais, j'étais heureuse.

Suite à cette première expérience, le cinéma était finalement devenu un rituel, chaque dimanche soir. Ma maman nous déposait. Nous nous sentions grands et fiers. Nous étions seuls, livrés à nous-mêmes. Nous avions un seul but en franchissant cette grande double-porte : acheter deux tickets pour la séance de dix-sept heures quarante-cinq. Je laissais le choix du film à mon frère. Je savais que cela lui tenait particulièrement à cœur. Ça y est ! Les tickets en main, comme des petits être programmés, nous nous dirigeons automatiquement vers la confiserie : « un grand pop-corn sucré s'il vous plaît ! ». Nous voilà fins prêts pour un nouveau voyage.

Nous entrons dans cette grande salle aux fauteuils rouges; un brouhaha fusait en attendant l'extinction des lumières.

Lumières éteintes, nous étions, à chaque fois, comme suspendus dans le temps. Le voyage pouvait commencer. Je regardais toujours mon frère avant les premières images: il semblait si heureux d'être là, ses yeux brillaient. Les miens aussi.

Nous aimions le cinéma.

Dall'Acqua Pauline

Panique nocturne

Je me souviens très bien de cette nuit d'hiver que je ne peux oublier. Il devait être environ vingt-deux heures, je venais juste finir mon boulot, par chance c'était à cinq à pied de chez-moi.

Il faisait très froid, je marchais tranquillement en écoutant de la musique, certains endroits étaient assez mal éclairés. Quand tout à coup au loin, il me sembla voir comme une silhouette qui s'approchait vers moi.

Prise de panique, et surtout par peur, je commença à marcher plus vite puis à courir. La silhouette était d'un homme, mais je ne distinguais pas son visage camouflé par sa capuche.

Heureusement que j'habitais à côté, car la peur avait pris le dessus et je commençais à m'imaginer des choses horribles. Une fois rentrée chez moi, la seule chose que je remarquais était le fait que pendant ma course je renversais la glace que je tenais dans ma main.

Jaballah Anissa

Un chemin sombre

Quand j'étais enfant, il y avait cette petite rue en face de ma maison. Enfin je ne sais pas si on peut appeler cela une rue, c'était peut-être plus un chemin. Il menait à la rue de L'Église et je l'empruntais pour aller à l'école ou au centre-ville. Je me rappelle à quel point c'était étroit et sombre lors des jours de pluie. De part et d'autre de ce chemin, il y avait des buissons et des arbres avec des branches qui barraient parfois le passage. Dans la nuit, les arbres avaient des formes humaines et le vent donnait vie aux feuillages. Je tremblais de tout mon corps et je ne pouvais cesser de m'imaginer qu'on allait m'attaquer. Encore aujourd'hui, je me souviens de la sensation de peur que j'éprouvais quand j'y passais, du haut de mes huit ans. Le chemin semblait si long et mon cœur battait à un rythme effréné comme si un danger rôdait derrière moi. Quand j'étais seule, je courrais à toute allure et sans regarder en arrière pour le traverser. Quand il y avait ma mère, je serais fort sa main dans la mienne comme si je me sentais protéger et que plus rien ne pouvait m'arriver.

Simiand Valentine

Aux portes de la terreur ; des bribes d'existence

Je marchais les yeux perdus dans mes pensées le long de cette grande allée. Lorsqu'à ma droite, j'aperçus cette dame, âgée, qui portait laborieusement son panier. Derrière elle, un petit enfant courait pour la rattraper. Étrange, je ne vois jamais personne ici, ou peut-être que je ne lève jamais assez les yeux pour contempler les âmes qui l'animent. En admirant la gaieté de cette rue, le souvenir m'emporta. Comme la madeleine peut faire ressentir au cœur de l'auteur mille sensations pourtant oubliées, la vue de cette rue m'offrait des perceptions si longtemps abandonnées et pourtant si splendides en mon âme. Je replongeai, il y a treize années de cela.

La grand-mère qui court avec sa petite-fille car elle est en retard, le cartable d'un côté et la douce main de la fillette de l'autre. Elles courent toutes deux, tentant de faire reculer les aiguilles du temps, au son perforant de l'horloge qui résonne bruyamment « *tic-tac, tic-tac* ». De l'autre côté du trottoir, un homme, pressé, qui tient les mains d'une femme, ils semblent vouloir se cacher. Je ne devrais peut-être pas voir cela mais pourtant je le vois.

Malgré toutes ces bribes de vie quotidienne, quelque chose m'effraye plus que tout, j'aperçois cette ombre dans l'appartement du deuxième, là, au coin de la rue. Ce reflet qui chaque matin et chaque soir m'observe lorsque je marche paisiblement sur le chemin de l'école, alors même que moi j'observe les autres. J'ai peur, peur qu'un jour il sorte, je n'arrive pas à distinguer une silhouette humaine, mais je vois ses yeux, des yeux perçants qui me fixent impassiblement. Mon cœur se serre, je baisse la tête et me mets à courir jusqu'au portail, je dois sûrement encore me faire des idées. Soudain, je m'aperçus que mes yeux s'étaient fermés et que de faibles larmes ruisselaient le long de mes joues, après tant de réminiscence. Lorsque je les rouvris, il était encore là, treize années après et il m'attendait.

Aucune échappatoire, à droite, à gauche, du monde. En face, du monde. Derrière, du monde. Regarder autour c'est quelque chose d'ordinaire. Mais regarder d'en haut ça c'est du tonnerre.

1 : Un petit garçon aux lunettes rouges et potelées déambule à la démarche songeuse, d'un air décidé dans les ruelles qui longent la chaussée. Un cahier et un livre dans une main, un petit cartable en cuir éraflé dans l'autre, il contemple ses souliers d'un air pensif et affirmé. S'il ne lève pas le regard, il ne tardera pas de sitôt à enlacer la chaleureuse colonne qui lui fait face. Ah ! Trêve de plaisanterie, tout s'est envolé. Plus de livres, plus de cahiers, il court les ramasser.

2 : Une jeune femme s'accroupit lui tend ses papiers et lui offre un sourire cordial. Sa petite basquine flotte au rythme du vent. Ses cheveux ondoyant sur ses fragiles épaules, son sourire illumine un visage à la peau tachetée de brun et aux yeux luisants. Elle semble joyeuse, ralentit son allure, confie un petit sou, au creux d'un grand chapeau. L'air ravi, elle repart vers un carré de prairie.

3 : L'heureux bénéficiaire je le connais ! On l'appelle Cyrano. Il dompte les mots, écrit des merveilles, célèbre Brassens, mais n'a pas une bourse dans sa besace. Emmitouflé dans un vichy couleur châtaigne, le bras recourbé, blessé, bandé, d'avoir trop travaillé, les yeux désolés implorant la pitié nous savons que l'hiver prochain il aura trépassé.

L'ombre de ma nuit

Ici, se débat la violence.
Ici, le crime est silence.
La nuit toujours j'ai peur
Cette ombre qui me suit
La nuit me rappelle mon cœur
Mon cœur détruit
Tu sais ? Celui-là
Celui-là que tu piétines
La nuit je ne marche jamais seule
Pourtant c'est moins dangereux que le jour
Mais le noir appelle tout ce qui nous fait peur
Rappelle à nous nos sombres secrets
La nuit heureusement les étoiles nous guident
La nuit heureusement nous devons vivre
Pas le choix, avance, courage !
Je vais y arriver, je vais y arriver...
J'ai peur, un bruit, quelqu'un arrive
Marche plus vite, plus vite, ouf on me dépasse
On ne m'attaque pas? Ouf, danger évité.
Arrivée enfin chez moi, quelle idée
Enfin libérée, délivrée
Je m'endors
Mais que je suis bête,
Le danger était là.
Le danger était là,
Endormi dans mes draps.
Le danger c'était lui.
C'est celui,
Qui partageait ma vie
Qui me l'a enlevé.
Le danger était là.

TRISTESSE ET DOULEUR

Tristesse

Elle s'en est allée.

Le fait est que je n'ai pas pu lui dire au revoir, la voir esquisser son dernier sourire. Le fait est qu'elle me manque terriblement, douloureusement. Le fait est que j'ai mal, je souffre. Le fait est que mon cœur est meurtri. Le fait est que si je ferme les yeux, son visage se dessine : ses yeux profondément bleus, ses joues joliment marquées par la vie, ses fines lèvres rosées, son éternel sourire... Le fait est que je l'entends même rire aux éclats, j'entends cette douce chanson entraînante.

Le fait est que mes larmes ruissellent sur mon visage. Le fait est que je me sens vide, épuisée, abîmée. Le fait est que je ne ressens que de la peine, de la douleur, de la tristesse, du désespoir.

Le fait est que jamais je ne l'oublierai.

Le fait est que je culpabilise de ne plus pouvoir créer de souvenirs avec elle. Le fait est que je m'en veux de ne pas avoir pu la serrer dans mes bras, l'êtreindre si fort qu'elle aurait pu sentir mon cœur battre pour elle.

Le fait est que je l'aimais, je l'aime et je l'aimerais.

Le fait est qu'elle s'en est allée.

Dall'Acqua Pauline

L'oubli d'une vie

Le fait que ma mère ait la maladie d'Alzheimer me fait me sentir extrêmement impuissante.

Le fait qu'elle se demande qui je suis à chaque fois qu'elle ouvre les yeux me fait me sentir étrangère à ses yeux et à son cœur.

Le fait qu'elle ne reconnaisse pas sa propre maison me fait devenir guide.

Le fait qu'elle ne puisse pas tenir une conversation plus de cinq minutes me fait faire des monologues.

Le fait qu'elle oublie peu à peu toute sa vie me fait perdre pied.

Le fait qu'elle oublie qu'elle a été et qu'elle est encore mère me fait perdre mes repères.

Le fait que la gardienne de mes souvenirs emporte avec elle des morceaux de ma vie me déchire le cœur.

Le fait que ma mère soit malade me fait comprendre que je dois vivre une double vie.

Le fait que sa mémoire meurt me fait assister à un enterrement prématuré.

Le fait de lui dire je t'aime ne sert plus à rien.

Le fait qu'il n'y ai plus que moi qui lui dise je t'aime est comme d'allumer un feu sous la pluie.

Le fait d'y penser encore et encore me fait moi aussi oublier qui je suis.

Un miroir cassé

Le fait que tu sois partie me terrifie. Le fait que ton acte était prévu me colle la nausée. Le fait que chaque nouveau jour qui se lève te soit inconnu à tout jamais. Le fait qu'elle doive vivre avec ça m'effraie. Le fait que je n'ai pas les réponses à lui donner. Le fait qu'on ne comprendra jamais réellement. Le fait que je réalise être confuse. Le fait que je me sente complètement brisée moralement depuis ton départ. Le fait de devoir se lever chaque matin sans toi. Le fait que nous n'étions pas très proches mais tu étais toujours là, quelque part au fond de moi. Le fait que chaque geste était les derniers. Le fait que, oui, tu le savais. Le fait que mon esprit s'embrouille. Le fait que mes larmes ne cessent de couler. Le fait que mon corps tremble sans arrêt. Le fait que des souvenirs viennent se mélanger à mon présent. Le fait que mon cœur explose en mille morceaux. Le fait que je ne sache pas comment m'exprimer, m'expliquer, me faire comprendre. Le fait que ton rire résonne toujours en moi comme si nous nous étions vues hier alors que ça fait plusieurs mois. Le fait que réaliser ton absence brouille mon cerveau, mes pensées et tout me ramène à toi. Le fait que cette date reviendra chaque année et qu'il faudra l'affronter. Le fait que je suis en colère. Le fait que je ne t'en veux pas. Le fait que je sache à quel point la vie peut être difficile. Le fait que j'ai la rage en moi de me dire que j'ai "de la chance" de vivre alors que toi non. Le fait qu'on doive faire semblant et dire que tout va bien. Le fait que je n'ai personne à qui parler car il est impossible de comprendre ce que je peux ressentir. Le fait que nous ne sommes pas tous égaux pour gérer un obstacle. Le fait que je ne me sente pas légitime de te pleurer car ta famille proche est plus concernée que moi. Le fait que j'ai peur de t'oublier. Le fait que j'ai peur de ne plus passer une seule seconde à penser à toi. Le fait que je n'ai pas le droit de profiter de cette vie que tu as quittée. Le fait que je culpabilise à l'idée d'avoir un seul instant de joie alors que tu n'en avais plus depuis des mois voire des années. Le fait que je vois ton visage. Le fait que tu apparaisse dans mes nuits. Le fait qu'il faut que j'avance mais surtout que j'accepte ton départ si précipité. Le fait qu'elle soit trop jeune pour comprendre. Le fait qu'elle refoule ses sentiments. Le fait que le jour où tout va lui arriver à la gueule, elle va s'écrouler. Le fait que tu n'avais pas le droit. Le fait que si. Le fait que non. Le fait que oui. Le fait que non. Le fait que je ne sache plus. Le fait que je sache finalement. Le fait qu'à la seconde d'après tout change. Le fait que la vie ne tienne qu'à un fil. Le fait qu'il faut prendre soin des autres. Le fait qu'il faut les écouter, les rassurer, les aider. Le fait que quelque chose a été loupé. Le fait que l'on soit passé à côté de ta détresse. Le fait que le miroir est devenu mon pire ennemi. Le fait qu'aujourd'hui tout va bien, mais que demain peut devenir un véritable enfer. Le fait que ça soit trop tard. Le fait que tu me manques. Le fait que tu. Le fait que...

Prestavoine Cloé

La rue qui n'était pas particulière.

Le chemin du collège. Un nombre incalculable de jours, de semaines se sont écoulés depuis la dernière fois que cette petite fille a parcouru cette rue. La rue Pierre Rollet est devenue un nom banal parmi tant d'autres noms de rues. La rue en elle-même est typiquement banale. Ce n'est pas une rue que l'on admire. Elle ne présente rien de particulièrement attrayant. Une large route à deux voies, un goudronnage parfait, excepté certains endroits exposant quelques trous façonnés par le gel. De nombreuses voitures passants toutes les minutes. Une nuisance sonore particulièrement énervante. A droite de la rue toutes les maisons typiques de la banlieue Parisienne. Blanches, neuves, image caractéristique de la belle petite famille qui réussit. Leurs portails noirs, tous électriques. Pourtant aussi laids que les immeubles se trouvant en face. Ceux-ci se trouvent de l'autre côté. Ils sont roses comme pour égayer l'obscurité. Dans cette rue, sur ce chemin, il y a aussi le rire des enfants à vélos. D'autres moins chanceux se bousculent, se chamaillent en marchant sur le côté droit. Il y a les arbres, ils sont grands. Régulièrement taillés pour les restreindre à une perfection humaine. Mais c'est la nuit que la rue devient vivante. Les lumières s'allument et accompagnent la lune. Parfois quelques sirènes chantent ou crient la poursuite de quelques êtres un peu trop en recherche de liberté. Peu importe de quel côté on habite, on est tous enchaînés dans une dure réalité. Dans un spleen insaisissable. Il ne faut pas espérer qu'un des côtés enchaîné dans sa banalité, ne se sente pas près de la morosité. L'un rêve peut être plus que l'autre. La construction de cette rue respecte l'organisation d'un système bien particulier. Elle est séparée en deux parties qui se veulent si différentes mais qui pourtant se retrouvent toutes deux dans les mêmes contraintes d'un monde malade.

Auclaire Annaël

Nuit Noire

J'avance dans la pénombre, j'aperçois à peine mes mains. La lune est cachée par les nuages, les éclairs jaillissent et me laissent entrevoir le paysage qui m'entoure quelques fragments de secondes. Il pleut, l'eau coule sur mon visage et se mêle à mes larmes salées. Je marche les mains en avant pour éviter les obstacles, je trébuche sur les racines qui courent sur le sentier. Les arbres qui m'entourent paraissent immenses, je n'en vois pas la cime. Il y en a tellement, je ne vois rien d'autre que des branches et des feuilles à perte de vue.

Je commence à courir, je hurle, personne ne m'entend... Je glisse sur la terre mouillée, me rattrape à une branche, elle se brise sous mon poids, je m'écroule dans la pénombre et dévale une pente. Les cailloux me griffent le corps, mes vêtements se déchirent sur les rochers. Je pleure de plus belle, je suis aussi sombre que la nuit, recouverte de boue et de mousse... Je suis perdue... Je m'allonge au sol... Je ne sais même plus si mes yeux sont ouverts ou fermés..

Je m'envole au-dessus des arbres, je vois le sentier que je viens de dévaler. Je plane au-dessus des nuages et des orages, je me retourne pour faire face au ciel, je touche la lune et les étoiles. Je me laisse aller dans ce ciel si vaste, je lâche prise et lors d'un instant j'oublie qui je suis. Mon esprit se libère et se purifie. Je redescends sur terre et repars sous la pluie.

Muguet Maud

SOLITUDE ET ABANDON

Le fait que je suis un enfant

Le fait que j'ai 10 ans m'empêche d'être pris au sérieux, car le fait est que maman et papa me considèrent comme un enfant, et certes le fait est que je le suis, mais le fait que j'aimerais être écouté est plus important non ? Le fait que je me trouve différent des autres enfants m'empêche d'apprécier l'école. Surtout par le fait que je ne me suis fait aucun amis. Le fait est que je suis différent d'eux parce que je lis plus de livres et que je n'ai pas de téléphone. Il y a aussi le fait que je me suis disputé avec le populaire de la classe. Le fait est que je n'aime pas l'école, parce que même la maîtresse ne se rend pas compte des faits, de ce qu'il se passe. Le fait que j'ai peur de me rendre à l'école me met mal, ainsi que le fait que la jolie Emma ne veut pas être mon amoureux. Le fait est aussi que je me suis déjà fait taper plusieurs fois, et le fait que je me fasse taper me fait des bleus, et le fait est que maman me dispute car elle pense que je me suis battu. Le fait que je ne me sois jamais battu. Le fait qu'un jour j'ai voulu en parler, mais le fait que l'on ne m'a pas écouté pousse mes camarades à continuer. Le fait que je dois subir cela tous les jours de la semaine me fait pleurer trop souvent, et cela me fait mal à la tête. Le fait est que du coup, je ne dors pas, et je suis fatigué. Le fait que j'ai des mauvaises notes parce que je ne me suis pas concentré. Alors papa me dispute, parce que le fait est que si je continue comme ça, je finirai dans la rue. Le fait que je ne veux pas finir à la rue moi, je veux juste qu'une voix me dise que cela va s'arranger, et que le fait qu'aujourd'hui l'école se passe mal ne veut pas dire que ça ne peut pas aller mieux.

Le fait est qu'aujourd'hui, ils ont décidé de m'enfermer dans les toilettes, et que je me sens encore plus seul que jamais face à ma douleur que j'aimerais enfin communiquer.

Garin-Laurel Gwendoline

La folie est la chose qu'on redoute le plus

Je marche, je cours, je fuis, mon souffle se coupe. Je suis au milieu de toutes ces boules, des couleurs, des couleurs partout, un arc-en-ciel de sensations. J'ai l'impression qu'on me pousse, qu'on m'étouffe. Le ciel est sombre, les nuages le voilent, et moi je suis là au milieu de toutes ces formes, plus monstrueuses les unes que les autres. Je décide de courir, je cours, ferme les yeux pour fuir ces lumières, rouges, bleues, jaunes, vertes.

Je lève les yeux au ciel et de grandes cordes relient les maisons entre-elles, elles aussi semblent grillager le ciel et m'enferment dans cette rue, à l'apparence splendide avant que les lumières ne l'envahissent. Trop de lumières. Je hurle, traverse la rue ou plutôt cette avenue d'apparence habituellement longue mais qui, ce soir, me paraît atrocement petite. Je m'essouffle. Je suffoque. Je semble m'éteindre. Lorsque j'arrive au bout de cette allée, même le tabac-presse a revêtu son abominable costume, des petits clignotements partout. Là, au milieu de la place, une grande statue me fait face, ne serait-ce pas l'ombre d'Hadès ? Il semble s'approcher de moi ou alors c'est moi qui m'approche de lui, je ne sais pas, je ne sais plus, je suis perdue. Il écarte des bras hirsutes, il est large, imposant, menaçant. J'ai peur, je ne vois plus, mes yeux, des clignotements partout, je sombre.

Laperrousaz Alizé

Ciel de nuit

Le ciel noir, sombre, dépourvu de lune, vide de toute chose si ce n'est de lui-même, me domine, me terrasse et me nargue. Les bâtiments m'observent, me regardent et me juge tandis que mes pieds se mettent en mouvement sans me demander la permission. Le silence m'englobe de sa froideur, me caresse de ses doigts glacés : si je crie, il me bâillonnera.

Là, dans cette avenue vide où les arbres griffent la nuit, une femme hurle, se débat, pleure, sanglote. Un homme bien plus grand, bien plus fort, la malmène, la frappe, la brise. Je ne peux rien faire, mon corps m'en empêche, sa dépouille traîne sur le macadam. La violence frappe devant des témoins muets.

Dans une ruelle, étroite, nauséabonde, une prostituée se tient bien droite, perchée sur ses talons aiguilles. Elle ne frissonne pas dans sa petite robe, ses cheveux soyeux encadrant son doux visage. Des ruisseaux, des rivières, des torrents roulent sur ses joues, laissant des marques noires. Cette femme, idéal de beauté, se retrouve en ruine, implorant un ciel qui reste obstinément sans voix.

Dans cette ville, je ne suis rien, rien qu'un corps déambulant, marchant, fuyant ce territoire hostile qui pourtant lui est familier. Plus rien ne me protège, plus rien ne m'isole du reste du monde. Il ne reste que mes propres fantômes, m'attaquant à chaque coin de rue.

Dans ces heures entre chien et loup, les choses revêtent un autre visage, pour ne laisser paraître qu'une indifférence impénétrable aux choses les plus atroces.

Martin Laurine

Une Rue

Sur ce chemin rustique, comme un funambule sur son fil, je tentais de ne pas dévier. Les bruits de ma vie, les couleurs et les odeurs aussi, sont trompeurs lorsqu'ils peuvent nous faire diverger. Chaque sens s'accroche à moi comme une réminiscence qui ne veut pas s'enfuir et nous anéanti. Je connais ce chemin car j'y ai laissé bien des pleurs, et mon cœur aussi. Je ne vois personne ici. Jamais. Je ne vois personne ici puisqu'il n'y a rien à observer. Ou alors, je ne regardais pas assez autour de moi. Mon chemin et moi sommes seuls, comme abandonnés. Quel chemin redoutable, et qu'est-ce qu'il ne faudrait pas dire pour faire demi-tour, s'égarer de l'allée qui me mène aux détestables écoliers. Aujourd'hui cependant, je me laisse guider sur cette petite route seulement parce qu'elle est tracée ainsi, et en accomplissant une marche monotone et automatique, je piétine sans cesse des fragments de souvenirs cassés.

Michel Marie

Escapade nocturne

La nuit je vais et je viens. Je me promène pour m'évader et ne plus penser. La lumière de la lune m'éclaire, me réconforte. Grâce à elle, je n'ai plus peur. Plus peur d'affronter mes démons intérieurs. Mais alors, d'où vient ce cauchemar qui me ronge dans mes songes ? Assis sur ce banc, je regarde ce faisceau de lumière qui m'illumine de ses étincelles. Se sent-elle seule comme je le suis ? Une, deux, trois gouttes. Je vais rentrer. Non. Cette cascade de pensées m'épuise et me libère, que devrais-je faire. Les pavés sillonnés par ces serpents de cauchemars deviennent petit à petit un lac de mes pêchers. Je dois partir. Mais je suis coincée. Le pont s'engloutit dans les tréfonds des ténèbres. Tout se détruit sous mes pieds, bientôt cela sera le mien. Mon cœur s'affole, mon corps se brise et mon esprit s'enchaîne. La tension est insoutenable. Il faut.

Soudain.

Une main sur mon épaule. Une chaleur familière. Une voix reposante.

« Retournons dans votre chambre, à l'hôpital. »

Vacher Ilona

Coma

Le fait que j'ai bu ce dernier verre. Le fait que j'en avais bu des dizaines avant celui-là. Le fait que j'ai commencé à voir flou. Le fait que ma tête a commencé à tourner. Le fait que j'ai commencé à perdre la raison. Le fait que j'ai voulu danser encore. Le fait que la musique est devenue encore plus assourdissante. Le fait que j'ai commencé à avoir si chaud. Le fait qu'épuisée j'ai voulu m'asseoir sur ce canapé. Le fait que l'alcool m'est monté à la tête. Le fait que le monde a commencé à tourner. Le fait que je suis tombée. Le fait que je n'ai même pas entendu les pompiers entrer. Le fait que je ne peux plus me réveiller. Le fait que j'ai beau crier personne ne m'entend. Le fait que j'ai beau pleurer mes larmes ne coulent pas. Le fait que j'entends autour de moi ma mère pleurer ma fin et mon père crouler sous les remords. Le fait que cet appareil est ma seule source de vie. Le fait que je n'aurais jamais dû faire confiance à cet ami. Le fait que c'est la fin de ma vie. Le fait que non. Le fait que je préférerais.

Muguet Maud

NOSTALGIE

Souvenirs cinématographiques

Enfant, on m'a souvent emmené au cinéma. Pas très grand, pour ne pas dire tout petit, j'entrais avec bonheur dans ce monde étrange plongé dans l'obscurité. Il semblait m'offrir mille et une possibilités. Je laissais mon imagination vagabonder, elle ricochait contre les murs noirs, sautait par-dessus les fauteuils rouges et plongeait allègrement dans l'immense toile blanche. Jamais je ne me suis lassée de ces histoires fantasques. Petite ou grande, elles ont toujours été source d'évasion. Film fantastique, film d'action, comique ou animation, bon public je savoure chaque proposition. De formidables souvenirs se réveillent, un Woody Allen, Oliver Nakache, Nabil Ayouch tout résonne en moi. N'étant pas difficile, étant restée une grande enfant, les dessins animés me font toujours autant voyager. Pas de la même façon, moins naïve, moins attentive mais toujours rêveuse, j'observe avec application ces images animées qui prennent vie dans cette petite salle mystérieuse. En grandissant forcément on apprend à découvrir d'autres horizons. Trahison envers ce petit cinéma pour découvrir ses compagnons. Toujours plus grands, toujours plus de salles, rien de bien chaleureux, rien de bien personnel, ils n'étaient que des personnages secondaires. Alors je suis revenue vers le personnage principal, fidèle à lui-même, petit cinéma mais grands souvenirs.

Catarinichia Lén

Pain d'épices

Il était une fois, il y a très longtemps dans mon enfance, une essence de mignardise.

Comme il en était coutume lorsque j'allais chez mes grands-parents à Méry, petite commune savoyarde bercée entre les cimes dominantes du mont Revard et du Nivolet, nous marchions alentour. Des lointaines forêts inquiétantes aux champs de maïs rabattus par le vent en passant par des chemins à l'épiderme boueux et écorché, mon imagination n'avait de cesse d'être alimentée par cette nature sortie tout droit des contes enfantins. Une imagination à laquelle venait se greffer celle de mon oncle qui ne perdait jamais une occasion pour me terroriser.

Les farfadets morts qui gigotaient sous les mauvaises herbes près de la route, les voisins qui, le jour, sortaient peu et qui, la nuit, sortaient tard pour boire du vin d'humain, les épouvantails qui ne guettaient pas que les corbeaux dans leurs cercles labourés, les hommes en noir du gouvernement qui observaient, épiaient, et chassaient la moindre parole insolite dans la cuisine ou sur le balcon ...

Et une rue, la rue de la Béthanie.

Une rue qui se trouvait, et qui se trouve encore, dans le haut de Méry, surveillant en plongée le reste de la ville et de la campagne. Sur ce boyau d'asphalte ascendant trônait une étrange maison, au centre d'un décorum digne des plus grands écrits gothiques. De la rue je ne voyais que des sapins, Imajestueux et mystiques, s'élevaient dans les cieux à n'en plus finir, derrière l'impénétrable mur qui se lovait autour de la propriété telle une queue de dragon gardant un trésor intouchable. Les piques du portail principal tourbillonnaient dans les airs avec austérité, terribles sentinelles qui étaient prêts à embrocher n'importe quel manant atteint du vilain défaut. Un chat noir, semblable au Pluton d'Edgar Allan Poe, vagabondait souvent sur le muret, les trottoirs ou la route craquelée par l'usure du Temps et des hommes, me narguant avec sa langue qui faisait crisser constamment ses poils à chaque toilettage. Mon œil trépidait, possédé par le vilain défaut, et ne pouvait s'empêcher de regarder à travers la serrure du portail recouvert de plaques boisées, symbolisant la jonction entre le seuil de la rue et la mesure retranchée dans ses secrets. La rue de la Béthanie avait ce je-ne-sais-quoi de palpitant et de vertigineux en même temps, chaque fois que j'y courais, chaque fois que j'y pénétrais, chaque fois que je sondais l'espace tout entier qu'elle représentait. Mon oncle m'avait mis en garde sur ce qu'elle représentait, justement. La rue était, en réalité, une antichambre.

L'antichambre d'une créature qui porta bien des noms à travers les différents siècles et les différentes cultures.

Cependant, il y avait toujours une odeur séductrice, accompagnée de la fumée qui émanait du domaine pour strier la rue, de la montée jusqu'à la descente.

Aujourd'hui, la rue de la Béthanie revêt un visage plus moderne et repassé, laissant mes souvenirs dépendants d'un monde révolu et à jamais scellé dans mes fragments d'ignorance. Toutefois, une chose n'aura jamais changé.

Cette odeur.

Une essence de mignardise, un extrait de gourmandise, un arôme de pain d'épices.

Le fait que le temps passe

Le fait que depuis dix minutes je suis devant cette fenêtre me semble à la fois beaucoup et peu sachant que je regarde ma montre toutes les trente secondes environ; le fait que regarder l'heure fait passer l'heure plus lentement; le fait qu'avoir une horloge serait sympa mais m'encombrerait plus qu'autre chose me fait hésiter à acheter une horloge. Le fait que je parle du temps qui passe depuis dix autres minutes déjà me paraît cette fois plus rapide; le fait que je me parle à moi-même du temps qui passe commence à me rendre nostalgique car le temps passe trop vite; le fait que je sois nostalgique me donne envie de bouger et de stopper cette contemplation mélancolique ici.

Desbiolles Ethel

FIN.

Sources et bibliographies

Textes issus d'un atelier d'écriture

Collectif

Ode sentimentale

« *La vie est une fleur, l'amour en est le miel.
C'est la colombe unie à l'aigle dans le ciel,
C'est la grâce tremblante à la force appuyée,
C'est ta main dans ma main doucement oubliée. »*

(*Le Roi s'amuse*, Victor Hugo, 1832)

Une citation bien-aimée. Un regard, une parole, **des sourires, la joie, les rires**. Un parfum, des rêves, des attentions, **des folies**. Il me regarde, je le regarde. Nous flânons, **nous rions, nous aimons**. Sorties, concerts, bars, parure, poèmes, délires. Des années de plaisirs. Promenades, **baisers**, souffles, magie. Lectures, **chansons**, humour, frénésie. Onirisme, bals, musique, rimes, poésie. Toiles, Monet, peintures, impressionnisme. Pont, fleuri, couleurs, fantaisies. Violon, guitare, piano, romantisme. *Le Lac*, Lamartine, *Les Voiles*. Le Pont des Amours, Les Jardins du Luxembourg, Le Louvre, les étoiles. Émerveillements, illusions, **déception**, naufrage. Le cœur gronde, les regards s'évadent. Névrose, sombreur, **angoisse, chagrin, nostalgie**. Il n'est plus, tout est parti. Je fus amoureuse et non lui. **Je pleure, je ris**, tout est agonie.

Une citation détestée. Des poèmes déchirés. Trop d'illusions plus de passion. La colombe s'envole et nos mains se séparent. C'est le prix de l'amour hagar.

Laperrousaz Alizé